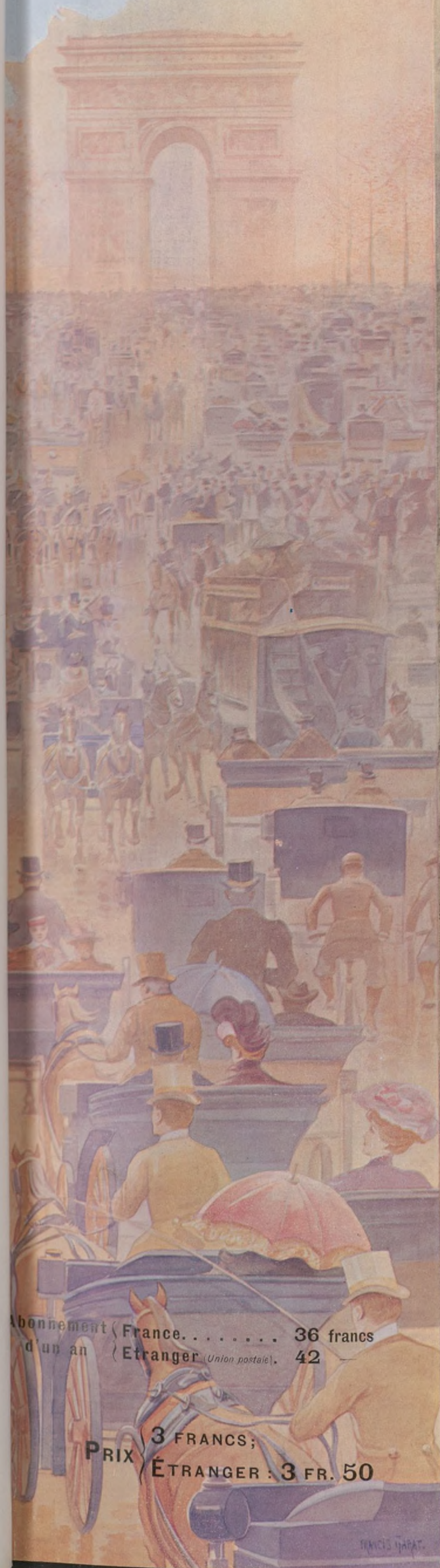


# FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

22<sup>e</sup> Année — N<sup>o</sup> 167

Février 1904



PARISIENNE

par H. CARO-DELVAILLE

Abonnement (France..... 36 francs  
d'un an (Etranger (Union postale), 42

PRIX 3 FRANCS;  
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Ayuntamiento de Madrid



## VIOLETTE TATIANA



*Illusion  
absolue*  
DES VIOLETTES  
FRAICHEMENT  
CUEILLIES

**VICTOR VAISSIER**  
PARIS  
HORS CONCOURS Exposition Univ. PARIS 1900

**OPÉRATIONS DE BOURSE**  
sans couverture  
Grammaire gratuite  
**A. S. MILLAUD, 21, Faubourg Montmartre, PARIS**



**VEILLEUSES FRANÇAISES**  
FABRIQUE A LA GARE  
**JEUNET FILS**  
Successeur de son Père  
Toutes les boîtes  
portent en timbre sec  
JEUNET, INVENTEUR  
Se trouvent dans toutes  
les bonnes maisons d'Épicerie et  
de Quincaillerie

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques  
pour Malades et Blessés

## DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux  
**10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine)  
PARIS**

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES  
ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes  
roues caoutchoutées mû  
par 2 manivelles.  
FAUTEUILS-PORTOIRS  
de tous systèmes.  
VOLTAIRE ARTICULÉ  
avec tablette-appui  
pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or  
"EXPOSITION LILLE, 1902 — GRAND PRIX"

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ  
AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 127-84

## SAVON DENTIFRICE VICIER

Le Meilleur Antiseptique. — Ph<sup>o</sup>, 12, B<sup>e</sup> Bonne-Nouvelle, Paris.

## CRÈME SIMON

Recommandés pour  
BLANCHIR, ADOUCIR  
VELOUTER  
la peau du visage et des mains

Refuser les Imitations

## Lamplugh & Co

Carrossiers de luxe pour Automobiles

24, Rue Greffulhe

LEVALLOIS-PERRET (Seine)

## TOILETTES DE PRINTEMPS

LE CORSET fait la toilette féminine. Une femme mal  
corsetée n'est jamais, quoi qu'elle fasse, bien habillée.

Aussi pour permettre à toutes les dames soucieuses de leur  
santé et de leur beauté de se vêtir avec la dernière élégance en  
commandant leurs toilettes de Printemps, et d'apprécier en même  
temps la supériorité incontestable et la coupe essentiellement anat-  
omique et vraiment idéale de ses merveilleux Corsets, la Maison  
**A. CLAVERIE**, de Paris, dont la réputation est universelle, a décidé  
d'offrir aux lectrices du *Figaro Illustré*, à l'occasion des Fêtes de  
Pâques, son nouveau Corset droit "Liane", dernière mode, au  
prix extraordinaire de **25 fr. 85** franco de port et d'emballage, au  
lieu de 40 francs prix réel marqué sur son Catalogue.

Ce Corset qui convient à toutes les conformations et qui a été



approuvé par les Hygiénistes les plus distingués, donne à la  
l'élégance de la silhouette, l'exquise harmonie des formes, la  
tinction et le chic parisien, sans nuire en quoi que ce soit à la

Il est confectionné en quatre nuances différentes : rose,  
mauve et noir, d'un superbe coutil broché très solide et  
chatoyant avec garnitures riches, et fournitures de premier

Pour avoir un de ces merveilleux Corset, il suffira de  
connaître à **M. CLAVERIE, 234, faubourg Saint-Martin**  
à Paris, les mesures de circonférence du tour de taille,  
poitrine et des hanches prises sur la personne vêtue de son  
habituel, et la nuance désirée, en lui adressant un Mandat-  
de 25 fr. 85. L'expédition en sera faite dans les 48  
heures qui suivront la réception de la commande.

## LES MOTEURS

## TONY-HUBER

sont appréciés des connaisseurs pour leur LÉGÈRETÉ, leur DOUCEUR,  
leur RÉGULARITÉ, leur PUISSANCE.

## LES AUTOMOBILES

## TONY-HUBER

doivent leur réputation, comme voitures de touristes, à leur  
**ENDURANCE**, à leur **SIMPLICITÉ**, à leur **CONFORTABLE**, à leur **ÉLÉGANCE**.

Catalogues ou Renseignements : **USINES TONY-HUBER**,  
56, Rue du Vieux-Pont-de-Sèvres, à **BILLANCOURT** (Seine) — Téléphone 683-45

## RECOLORATION DES CHEVEUX

## MELANOL

SEUL PRODUIT INOFFENSIF  
NE SALIT NI LA PEAU NI LE LINGE  
P<sup>o</sup> 4<sup>r</sup>, VIEILLARD 30, Rue Trévisie  
PARIS



## STORES en tous Genres

TOUT POSÉS  
Toile depuis 25 francs  
**BOURRELET CHENILLE LAINE**  
**MESNARD JEUNE** 130, boulevard Saint-Germain  
PARIS

## "LE TRIOLE"

"SUZIE"

"SUZETTE"

"SUZON"



## LUBRI

11, rue Royale, PARIS (VIII)

CATALOGUE FRANCO

## LES CAPSULES D'APIOL

DES DES  
**JORET & HOMOL**

GUÉRISSENT LES DOULEURS, RÉ-  
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES

Dépôt Gal: Ph<sup>o</sup> SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, PARIS



**CONCENTRÉ WILS**  
RECOLORANT INSTANTANÉ  
des cheveux blancs et de la  
Une seule application à volonté  
châtain, brun. PRIX : 5 & 4  
TAVERNIER, Chim.-Pharm. 37, q. Fubli



**DENTS conservées**  
PAR L'EMPLOI  
JOURNALIER DU **FORMODOL**  
EN VENTE PARTOUT  
Soignées, extraites ou posées  
SANS DOULEUR  
DOULAI PAR LE **SOMNOL**  
9.000 Attestations. Brochure franco.  
INSTITUT DENTAIRE, 2, R. Richer  
128, Rue Rivoli, Paris.



# FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO  
167

PARIS ET DÉPARTEMENTS  
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

Les annonces sont reçues  
chez MM. HUGUET, MINART & C<sup>ie</sup>, 4, Rue Scribe

ÉTRANGER, Union postale  
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

FÉVRIER  
1904

## Le Joli Visage

NOUVELLE INÉDITE  
DE  
M. HENRI DE RÉGNIER

ILLUSTRATIONS  
DE  
M. P. FRANC LAMY



Si le dernier coup d'œil de M<sup>me</sup> Davenay avait été, en sortant de chez son amie, M<sup>me</sup> de Berleuse, pour la haute glace de l'antichambre où elle saluait d'un sourire son image gracieuse et furtive, son premier regard, en rentrant chez elle, fut pour le miroir qui, dans un cadre de rocaïlle ouvragée, pendait au mur du petit salon.

Le bouton électrique, pressé d'un doigt ganté, avait rempli brusquement l'étroite pièce d'une lumière joyeuse. M<sup>me</sup> Davenay y retrouvait toujours avec plaisir un certain désordre qui lui convenait. Les meubles y semblaient disposés au hasard, mais les rideaux bien tirés allongeaient leurs plis jusqu'au tapis. C'était, avec des bouquets frais, ce qui constituait pour M<sup>me</sup> Davenay une maison bien tenue. Sur la cheminée, reposait une pendule ancienne à médaillons, dont le timbre clair mais incertain sonnait justement cinq heures quand il en était déjà six au moins.

Avec cette pendule, le bibelot que M<sup>me</sup> Davenay préférait était certainement son miroir. Aussi fût-ce à lui qu'elle alla, avant même d'avoir enlevé son chapeau. Le sourire de contentement qu'elle avait eu tout à l'heure à la glace de M<sup>me</sup> de Berleuse reparut plus assuré, plus satisfait, plus définitif. Il visitait toute sa figure et en animait les traits, un à un; il fit sinuer finement la

ligne de la bouche, creusa des fossettes aux joues pleines, éveilla dans les yeux bleus un éclair de malice; puis toute cette expression se changea en un air de cette tendresse qui est la nuance de sentiment qu'une femme a pour elle-même, quand elle se trouve jolie.

M<sup>me</sup> Davenay aimait son visage. Chaque fois qu'elle le voyait reflété, elle ressentait un plaisir

qu'elle se plaisait à renouveler le plus souvent possible. Elle imaginait, par l'agrément qu'elle prenait à se contempler, celui qu'elle donnait aux autres à être vue. Cet agrément devait être, dans l'idée de la jeune femme, si fort et si vif qu'elle s'étonnait toujours un peu que l'attrait de ses charmes n'eût pas amené dans sa vie des événements imprévus, romanesques et tragiques. Comment quelque amie envieuse ne tentait-elle pas au moins de la défigurer? Comment quelque amoureux n'essayait-il pas de l'enlever? Une voiture au coin d'une allée du Bois, deux hommes masqués... M<sup>me</sup> Davenay n'en revenait pas qu'elle pût vivre comme tout le monde, aller librement par les rues, fréquenter les magasins et les églises, sans s'attirer des aventures incroyables.

La seule que lui eût valu sa figure avait été d'épouser M. Davenay. Il était passablement riche; elle, n'avait rien, qu'elle



## VIOLETTE TATIANA



Illusion  
absolue  
DES VIOLETTES  
FRAICHEMENT  
CUEILLIES

**VICTOR VAISSIER**  
PARIS  
HORS CONCOURS Exposition Univ. PARIS 1900

**OPÉRATIONS DE BOURSE**  
sans couverture  
Grammaire gratuite  
A. S. MILLAUD, 21, Faubourg Montmartre, PARIS



VEILLEUSES FRANÇAISES  
FABRIQUE A LA GARE

**JEUNET FILS**

Successeur de son Père  
Toutes les boîtes  
portent en timbre ses  
JEUNET, INVENTEUR  
Se trouvent dans toutes  
les bonnes maisons d'Épicerie et  
de Quincaillerie

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques  
pour Malades et Blessés

## DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — L'ouvrier des Hôpitaux  
10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine)  
PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES  
ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes  
roues caoutchoutées mû  
par 2 manivelles. FAUTEUILS-PORTOIRS avec tablette-appui  
de tous systèmes. VOLTAIRE ARTICULÉ  
pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or  
"EXPOSITION LILLE, 1902 — GRAND PRIX"  
SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ  
AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 127-84

## SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. — Ph<sup>ie</sup> 12, B<sup>e</sup> Bonne-Nouvelle, Paris.

RECOLORATION DES CHEVEUX  
**MELANOL**  
SEUL PRODUIT INOFFENSIF  
NE SALIT NI LA PEAU NI LE LINGE  
4<sup>fr</sup>. VIEILLARD 80, Rue Trévisse  
PARIS



**STORES** en tous Genres  
Toile depuis 25 francs  
TOUT POSÉS  
BOURRELET CHENILLE LAINE  
130, boulevard Saint-Germain  
**MESNARD JEUNE** PARIS

## CRÈME SIMON

Recommandés pour  
BLANCHIR, ADOUCIR  
VELOUTER  
la peau du visage et des mains

Refuser les Imitations

*Lamplugh & Co*

Carrossiers de luxe pour Automobiles

24, Rue Greffulhe

LEVALLOIS-PERRET (Seine)

## "LE TRIOLET"

"SUZIE"

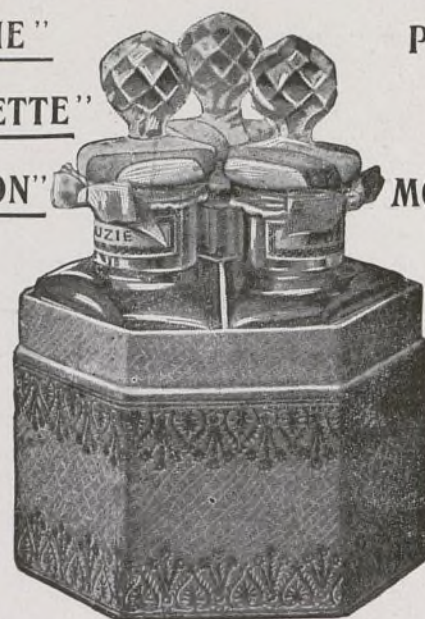
"SUZETTE"

"SUZON"

PARFUMS

pour le

MOUCHOIR



## LUBIN

11, rue Royale, PARIS (VIII<sup>e</sup>)

CATALOGUE FRANCO

LES CAPSULES D'APIOL  
DES DES

## JORET & HOMOLLE

GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,  
SUPPRESSIONS des ÉPOQUES

Dépôt Gal. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris



**CONCENTRÉ WILSON**  
RECOLORANT INSTANTANÉ  
des cheveux blancs et de la barbe

Une seule application à volonté blond,  
châtain, brun. PRIX : 5 & 10 FR.  
TAVERNIER, Chim.-Pharm. 37, q. Fulchiron, Lyon



**DENTS** conservées  
PAR L'EMPLOI  
DU FORMODOL  
JOURNALIER DU  
EN VENTE PARTOUT  
Soignées, extraites ou posées  
SANS AUGMENTER  
DOUTEUX PAR L'EMPLOI  
9.000 Attestations. Brochure franco.  
INSTITUT DENTAIRE, 2, R. Richer  
128, Rue Rivoli, Paris.



## TOILETTES DE PRINTEMPS

LE CORSET fait la toilette féminine. Une femme mal  
corsetée n'est jamais, quoi qu'elle fasse, bien habillée.

Aussi pour permettre à toutes les dames soucieuses de leur  
santé et de leur beauté de se vêtir avec la dernière élégance en  
commandant leurs toilettes de Printemps, et d'apprécier en même  
temps la supériorité incontestable et la coupe essentiellement anat-  
mique et vraiment idéale de ses merveilleux Corsets, la Maison  
A. CLAVERIE, de Paris, dont la réputation est universelle, a décidé  
d'offrir aux lectrices du Figaro Illustré, à l'occasion des Fêtes de  
Pâques, son nouveau Corset droit "Liane", dernière mode, au  
prix extraordinaire de 25 fr. 85 franco de port et d'emballage, au  
lieu de 40 francs prix réel marqué sur son Catalogue.

Ce Corset qui convient à toutes les conformations et qui a été



approuvé par les Hygiénistes les plus distingués, donne à la femme  
l'élégance de la silhouette, l'exquise harmonie des formes, la dis-  
tinction et le chic parisien, sans nuire en quoi que ce soit à la santé.

Il est confectionné en quatre nuances différentes : rose, ciel,  
mauve et noir, d'un superbe coutil broché très solide et très  
chatoyant avec garnitures riches, et fournitures de premier choix.

Pour avoir un de ces merveilleux Corset, il suffira de faire  
connaître à M. CLAVERIE, 234, faubourg Saint-Martin,  
à Paris, les mesures de circonférence du tour de taille, de la  
poitrine et des hanches prises sur la personne vêtue de son Corset  
habituel, et la nuance désirée, en lui adressant un Mandat-Poste  
de 25 fr. 85. L'expédition en sera faite dans les 48 heures  
qui suivront la réception de la commande.

## LES MOTEURS

## TONY-HUBER

sont appréciés des connaisseurs pour leur LÉGÈRETÉ, leur DOUCEUR,  
leur RÉGULARITÉ, leur PUISSANCE.

## LES AUTOMOBILES

## TONY-HUBER

doivent leur réputation, comme voitures de touristes, à leur  
ENDURANCE, à leur SIMPLICITÉ, à leur CONFORTABLE, à leur ÉLÉGANCE.

Catalogues ou Renseignements : USINES TONY-HUBER,  
56, Rue du Vieux-Pont-de-Sèvres, à BILLANCOURT (Seine) - Téléphone 683-45

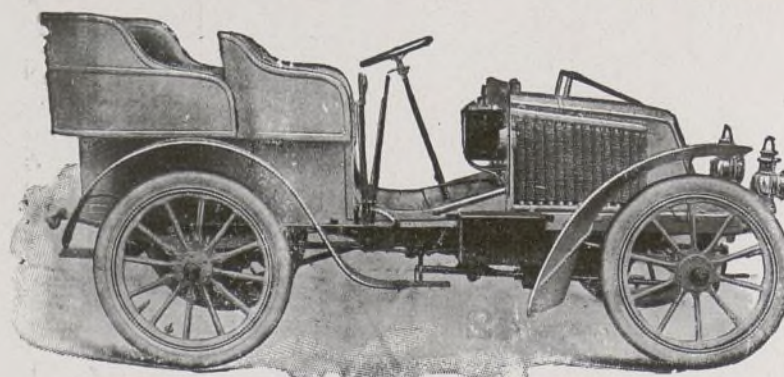
## AUTOMOBILES

## RENAULT FRÈRES

VOITURES

1, 2 et 4

CYLINDRES



VOITURES

1, 2 et 4

CYLINDRES

USINES : 139, rue du Point-du-Jour, BILLANCOURT (Seine)



# FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO  
167

PARIS ET DÉPARTEMENTS  
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

Les annonces sont reçues  
chez MM. HUGUET, MINART & C<sup>ie</sup>, 4, Rue Scribe

ÉTRANGER, Union postale  
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

FÉVRIER  
1904

## Le Joli Visage

NOUVELLE INÉDITE  
DE  
M. HENRI DE RÉGNIER

ILLUSTRATIONS  
DE  
M. P. FRANC LAMY



Si le dernier coup d'œil de M<sup>me</sup> Davenay avait été, en sortant de chez son amie, M<sup>me</sup> de Berleuse, pour la haute glace de l'antichambre où elle saluait d'un sourire son image gracieuse et furtive, son premier regard, en rentrant chez elle, fut pour le miroir qui, dans un cadre de rocaïlle ouvragée, pendait au mur du petit salon.

Le bouton électrique, pressé d'un doigt ganté, avait rempli brusquement l'étroite pièce d'une lumière joyeuse. M<sup>me</sup> Davenay y retrouvait toujours avec plaisir un certain désordre qui lui convenait. Les meubles y semblaient disposés au hasard, mais les rideaux bien tirés allongeaient leurs plis jusqu'au tapis. C'était, avec des bouquets frais, ce qui constituait pour M<sup>me</sup> Davenay une maison bien tenue. Sur la cheminée, reposait une pendule ancienne à médaillons, dont le timbre clair mais incertain sonnait justement cinq heures quand il en était déjà six au moins.

Avec cette pendule, le bibelot que M<sup>me</sup> Davenay préférait était certainement son miroir. Aussi fût-ce à lui qu'elle alla, avant même d'avoir enlevé son chapeau. Le sourire de contentement qu'elle avait eu tout à l'heure à la glace de M<sup>me</sup> de Berleuse reparut plus assuré, plus satisfait, plus définitif. Il visitait toute sa figure et en animait les traits, un à un; il fit sinuer finement la

ligne de la bouche, creusa des fossettes aux joues pleines, éveilla dans les yeux bleus un éclair de malice; puis toute cette expression se changea en un air de cette tendresse qui est la nuance de sentiment qu'une femme a pour elle-même, quand elle se trouve jolie.

M<sup>me</sup> Davenay aimait son visage. Chaque fois qu'elle le voyait refleté, elle ressentait un plaisir

qu'elle se plaisait à renouveler le plus souvent possible. Elle imaginait, par l'agrément qu'elle prenait à se contempler, celui qu'elle donnait aux autres à être vue. Cet agrément devait être, dans l'idée de la jeune femme, si fort et si vif qu'elle s'étonnait toujours un peu que l'attrait de ses charmes n'eût pas amené dans sa vie des événements imprévus, romanesques et tragiques. Comment quelque amie envieuse ne tentait-elle pas au moins de la défigurer? Comment quelque amoureux n'essayait-il pas de l'enlever? Une voiture au coin d'une allée du Bois, deux hommes masqués... M<sup>me</sup> Davenay n'en revenait pas qu'elle pût vivre comme tout le monde, aller librement par les rues, fréquenter les magasins et les églises, sans s'attirer des aventures incroyables.

La seule que lui eût valu sa figure avait été d'épouser M. Davenay. Il était passablement riche; elle, n'avait rien, qu'elle



même. Ce fut donc un mariage parfaitement assorti. M. Davenay aimait sa femme qui l'aimait bien. Elle se passait très facilement de lui, mais n'aurait pas voulu vivre tout à fait sans lui. Aussi avant de se diriger vers sa chambre demanda-t-elle si son mari était là, mais il lui fut assez indifférent qu'il ne fut pas encore rentré.

Lorsque, déshabillée, elle eut revêtu un peignoir garni de dentelles, elle revint dans son petit salon et s'étendit sur une chaise longue pour attendre l'heure du dîner. En attendant, elle



se mit à repenser au détail de sa journée. Elle le jugea agréable. Deux faits s'y détachèrent, auxquels elle se décida à réfléchir plus particulièrement, le premier, que son amie, M<sup>me</sup> de Berleuse, lui avait paru un peu triste et préoccupée; le second, que le peintre Paul Ermont lui avait offert de peindre son portrait et qu'elle avait accepté.

Un portrait de Paul Ermont ne se refuse point. M. Ermont avait du talent et du succès. Il ne pouvait manquer de faire d'elle une œuvre délicate qui serait un des événements du prochain salon. M<sup>me</sup> Davenay voyait déjà le tableau sur la cimaise. Elle imaginait les groupes arrêtés devant la toile, les commentaires élogieux, les reproductions dans les journaux illustrés. On l'admirerait également aux Expositions étrangères. Il serait bon de montrer aux Berlinoises ou aux Londoniennes un des plus jolis visages de Paris. Ce M. Ermont était vraiment aimable.

M. Paul Ermont avait trente-cinq ans. Il était grand, avec une belle barbe blonde, l'air distingué. On le disait courtisier de femmes. Depuis six mois, revenue d'un assez long séjour en Russie où son mari s'occupait d'affaires, M<sup>me</sup> Davenay rencontrait souvent M. Ermont, chez M<sup>me</sup> de Berleuse. Il y semblait, sinon intime, du moins bienvenu. M<sup>me</sup> de Berleuse recevait des artistes. Rien de plus naturel donc que la présence chez elle de M. Ermont. M<sup>me</sup> de Berleuse était plus âgée que M<sup>me</sup> Davenay. Ses trente ans traitaient avec une nuance d'aïnesse les vingt-quatre ans de son amie. M<sup>me</sup> de Berleuse était un peu maigre, le visage long, avec une bouche trop grande, mais belle, des cheveux bruns relevés sur le front en une onde tendre et impérieuse, des yeux admirables qui étaient toute elle-

même. Les deux femmes étaient assez liées pour que ce qu'elles disaient l'une de l'autre prît une sorte de force de vérité. Si M<sup>me</sup> Davenay eût assuré que M<sup>me</sup> de Berleuse était la maîtresse de Paul Ermont, des gens l'eussent mieux cru qu'ils ne le croyaient en s'en prétendant certains. M<sup>me</sup> Davenay ne le disait pas, mais il n'est pas sûr qu'elle ne le pensât point un peu. Aussi fut-elle très flattée quand M. Ermont, dès leurs premières rencontres, parut se montrer disposé à faire attention à elle. Il ne tarda pas à lui témoigner un intérêt qui pour être discret n'en était pas moins visible. M<sup>me</sup> de Berleuse ne sembla pas s'inquiéter de cette sympathie naissante, au contraire, elle invita souvent ensemble à dîner les Davenay et Paul Ermont. Souvent

à table M<sup>me</sup> Davenay et M. Ermont furent voisins. Quelquefois M<sup>me</sup> Davenay crut M. Ermont sur le point de se déclarer. Elle, de son côté, pensait à lui quelquefois. Aujourd'hui même, elle avait été contente de le trouver chez M<sup>me</sup> de Berleuse. C'est là qu'il lui avait demandé de le laisser faire son portrait. Comme elle hésitait, elle vit de loin M<sup>me</sup> de Berleuse qui les regardait, elle et Ermont. Pouvait-elle accepter l'offre du peintre sans l'assentiment de son amie?

M<sup>me</sup> de Berleuse consultée avait engagé M<sup>me</sup> Davenay à accorder à M. Ermont la faveur qu'il sollicitait. Il ferait un chef-d'œuvre. Tout cela fut dit de l'air le plus simple et le

plus aisé, mais M<sup>me</sup> Davenay avait, en ce moment, besoin de croire qu'une liaison existait entre M<sup>me</sup> de Berleuse et M. Ermont. Aussi le calme de M<sup>me</sup> de Berleuse, au lieu de diminuer ses soupçons les augmenta-t-il jusqu'à la certitude qui lui était nécessaire pour donner à cette proposition de portrait un piquant particulier.

Maintenant qu'elle resongeait à cette scène, M<sup>me</sup> Davenay se demandait si elle ne se trompait pas au sujet des sentiments de M<sup>me</sup> de Berleuse. Son naturel, son indifférence étaient-ils joués? Que, par hasard, ils ne le fussent pas, en fallait-il changer d'avis? Non. Cela prouvait seulement que M<sup>me</sup> de Berleuse se jugeait assez assurée de la fidélité de M. Ermont pour ne pas redouter pour lui les longues heures qu'il passerait en tête à tête avec M<sup>me</sup> Davenay. Cette sécurité, cette confiance, ce dédain agaçaient un peu la jeune femme. M<sup>me</sup> de Berleuse n'avait donc jamais regardé la figure de son amie! Et M<sup>me</sup> Davenay, levée soudain de sa chaise longue s'approcha de nouveau de son miroir qui s'éclaira de l'image charmante qu'il reflétait en son eau solide entre ses rocaillies dorées.

Ce fut à cette occupation que M. Davenay trouva sa femme.

— Mais oui, Simone, mais oui, vous êtes jolie! Le portrait que fera de vous M. Ermont sera très bien. Je viens de le rencontrer au cercle, votre peintre! Il m'a dit que vous consentiez à ce qu'il désire si vivement. Vous avez eu raison, Simone.

— Vous croyez?

— Ma chère, il vient un jour où les portraits consolent des miroirs. Quand commencez-vous?

— La semaine prochaine. M. Ermont doit m'écrire. Louis,



dites-moi, sérieusement, est-ce que je n'ai pas une petite rougeur au coin du nez ?

\* \*

L'atelier de Paul Ermont était situé dans une de ces maisons où l'on entre par la rue Madame et qui donnent aussi sur le Luxembourg. M<sup>me</sup> Davenay avait promis d'être exacte. En route, elle s'aperçut, à l'horloge du Sénat, qu'elle était en avance d'une demi-heure. Sa petite pendule ancienne en était la cause par l'irrégularité de sa sonnerie. M<sup>me</sup> Davenay en avait souvent constaté les caprices, mais elle continuait à s'y fier naïvement. Pourtant, ne voulant pas arriver trop tôt chez M. Ermont, elle dit au cocher de l'arrêter à la grille du jardin... Un doux soleil dorait le sable des allées. Des enfants jouaient. Un vieux monsieur, sur une chaise, auprès de la caisse d'un oranger, ouvrait une ombrelle blanche, doublée de bleu. M<sup>me</sup> Davenay réfléchissait. Elle ralentit le pas.

Il était de plus en plus certain pour elle que M. Ermont fût l'amant de M<sup>me</sup> de Berleuse. Quoi, cette Jeanne de Berleuse, si fière, si énergique, si droite, avait oublié pour quelqu'un tous ses orgueils et tous ses devoirs ! Mariée, elle acceptait la duplicité d'une pareille situation ! Elle s'exposait aux dangers qui pouvaient en être la conséquence ! Elle jouait délibérément son honneur et peut-être sa vie ! M<sup>me</sup> de Berleuse apparaissait depuis quelques jours à M<sup>me</sup> Davenay comme une personne nouvelle et extraordinaire, une sorte d'héroïne. Certes beaucoup de femmes sont dans ce cas, mais celui-là seul apparaissait à M<sup>me</sup> Davenay comme réel, véritable. Pour agir ainsi, il fallait que M<sup>me</sup> de Berleuse éprouvât envers ce M. Ermont un sentiment bien fort et bien violent. Mais lui, comment répondait-il à cet amour passionné ? Après tout, il avait bien facilement montré un intérêt attentif à l'amie de sa maîtresse. Ce portrait n'était qu'un stratagème pour voir librement et longuement cette amie. Que lui dirait-il ? Et M<sup>me</sup> Davenay imaginait l'aveu qui ferait d'elle la rivale de M<sup>me</sup> de Berleuse dans le cœur de M. Ermont. Elle en éprouvait une inquiétude indéfinissable à penser qu'elle se trouverait dans quelques instants, seule avec lui. A cette minute, par un singulier revirement, l'image de M<sup>me</sup> de Berleuse prit, dans l'esprit de M<sup>me</sup> Davenay, la place de celle de M. Ermont. Elle vit son amie abandonnée, trahie, désespérée. Jamais elle ne consentirait à contribuer à cette vilénie ! Une générosité soudaine lui vint, qui n'était peut-être qu'une défense sourde d'elle-même. Elle faisait alors le tour du bassin.

Elle s'arrêta et posa le pied sur la margelle de pierre. Le jet d'eau retombait dans sa vasque fraîche. Sa ride ne venait pas jusqu'au bord où l'onde demeurerait unie comme un miroir. M<sup>me</sup> Davenay se pencha. Son visage reflété lui apparut, délicieux et sévère. Un sourire en égaya mystérieusement l'expression. Le parti de M<sup>me</sup> Davenay était pris. M. Ermont n'aurait rien d'elle que ce qu'il en fixerait sur sa toile...

Dans l'escalier de M. Ermont, M<sup>me</sup> Davenay s'assit un instant sur la banquette. Il n'était pas douteux que le peintre lui fit la cour. Il lui dirait des douceurs. Elle, le laisserait s'enfermer. Puis, il verrait ! Comme elle saurait, quand il le faudrait, l'arrêter avec ironie et dignité, lui faire comprendre son erreur ! Il apprendrait ce que c'est qu'une honnête femme. Elle lui ferait honte de sa conduite et donnerait une leçon à sa fatuité, oh ! doucement et par des allusions qu'il sentirait. Et M<sup>me</sup> Davenay était si contente d'elle-même qu'elle sortit de sa poche une petite glace à main et s'y tira la langue qui devait dire à M. Ermont de si bonnes et de si piquantes vérités.

C'était un vaste atelier, clair et aéré, que celui de M. Paul Ermont. Une teinte de peinture grise couvrait les murs nus, ornés seulement de quelques beaux tableaux anciens. Il n'avait pour mobilier que quelques solides meubles de style empire. Deux magnifiques consoles et une grande armoire avec des figures à la Prud'hon en bronze doré, appliquées sur les panneaux, un guéridon où reposait un vase de fleurs. C'était la seule note vive de cet ensemble calme et sérieux. Le lieu semblait fait pour la solitude et le travail. M<sup>me</sup> Davenay, dès l'entrée, le parcourut des yeux comme un champ de bataille. Un peu embarrassée, elle complimenta M. Ermont de son bouquet.

— Je l'ai mis là pour vous, chère Madame, il vous ressemble, répondit galamment le peintre en la débarrassant de son ombrelle.

M<sup>me</sup> Davenay pinça ses lèvres délicates. M. Ermont ne perdait pas de temps.

— Où dois-je me mettre, cher Monsieur ?

M. Ermont qui roulait son cheval, indiqua à la jeune femme un fauteuil où elle s'assit.

— Suis-je bien comme cela ?

M. Ermont ne répondit pas. M<sup>me</sup> Davenay essaya successivement plusieurs poses différentes. M. Ermont la regardait. A un



moment où, la tête un peu renversée, elle avait placé une de ses mains sur un des bras d'acajou du fauteuil, il lui fit signe de rester ainsi.

— La tête un peu plus inclinée, chère Madame. C'est cela.

Déjà, il frottait sur la toile blanche son bâton de fusain. M<sup>me</sup> Davenay en écoutait le petit bruit de cendre écrasée. C'était comme si on eut, très loin, marché sur le sable, dans un jardin.





Ses pensées du Luxembourg lui revinrent. Elle considéra le bouquet.

— J'aime beaucoup causer en travaillant, chère Madame, si cela ne vous ennuie pas. Y a-t-il longtemps que vous avez vu M<sup>me</sup> de Berleuse ?

\* \*

M. Ermont, à quelques pas de son chevalet, se tenait le pinceau à la main, les yeux légèrement clignés. Sur la toile, l'image de M<sup>me</sup> Davenay souriait. Son visage frais et charmant y apparaissait dans sa grâce et dans sa vérité. Son corps souple s'alignait dans l'ampleur du vieux fauteuil. Sa main caressait du doigt, sur l'acajou poli, une palmette de cuivre.

M. Ermont était content de son ouvrage. Son regard passait du modèle au portrait. Cette comparaison finale le satisfaisait. Il venait d'accomplir une fois de plus, un de ces dédoublements magiques qui sont le miracle de l'art de peindre, et qui opposent à la créature de chair une créature aussi vraie et aussi vivante qu'elle-même. Paul Ermont se sentait heureux d'avoir achevé une fois encore, l'identification mystérieuse, et il s'attardait à cette surprise sans s'apercevoir que le pied de M<sup>me</sup> Davenay remuait à petits coups sous sa robe et que ses doigts s'agitaient avec impatience sur la palmette du fauteuil.

Si le souci de son travail l'avait laissé plus attentif, M. Ermont aurait pu remarquer que, depuis quelques jours, M<sup>me</sup> Davenay se montrait un peu énervée après avoir été, durant de longues et nombreuses séances, le modèle le plus accompli. Certes, elle continuait à suivre exactement les indications du peintre, quand il la priait d'observer sa pose ou de modifier légèrement son attitude, mais il était forcé de lui faire remarquer plus souvent qu'elle avait abandonné tel mouvement ou dérangé telle ligne. M<sup>me</sup> Davenay obéissait docilement, mais sa figure et toute sa personne manifestaient des signes d'agacement. Peut-être la jeune femme ressentait-elle un peu de fatigue ? Ces derniers après-midi avaient été très chauds et orageux. Les causeries habituelles en avaient éprouvé quelques suspens. De longs silences les interrompaient où l'on entendait tomber sur le marbre frais du guéridon les pétales tièdes du bouquet.

Paul Ermont cependant avait posé son pinceau près de sa boîte à couleurs.

— Eh bien, chère Madame, voici qui est fini : venez voir si vous êtes satisfaite de votre peintre.

M<sup>me</sup> Davenay restait assise. Tout à coup, elle cacha sa tête dans ses mains.

— Chère Madame, qu'avez-vous ?..

Et M. Ermont accouru vit se relever vers lui un délicat visage, en même temps furieux et désespéré, dont les larmes ne parvenaient pas à enlaidir la grâce contractée. M<sup>me</sup> Davenay pleurait.

— Madame, chère Madame, qu'avez-vous ? Êtes-vous souffrante ? Voyons, chère Madame...

Et le pauvre M. Ermont, stupéfait et embarrassé, demeurait debout, ne sachant que faire, devant cette peine et cette colère inexplicables.

— Allez-vous-en. Laissez-moi, Monsieur. Oh ! m'avoir traitée ainsi. Oui, Monsieur, comme un modèle et pas comme



une femme. On ne se conduit pas comme cela. Non, Monsieur, c'est trop méchant.

Et M<sup>me</sup> Davenay tamponnait ses yeux d'un mouchoir dont elle mordit, rageusement, la dentelle de ses petites dents blanches.



— Vous m'avez fait venir ici tous les jours. Tous les jours, je me suis assise dans ce fauteuil. Pendant des heures vous étiez là à me regarder comme une curiosité. Vos yeux me parcouraient toute la figure. J'en étais gênée, et vous parliez, vous parliez de voyages, de peinture, de théâtre. Vous parliez de tout, du temps qu'il faisait, des uns, des autres. Et moi, j'étais là comme un mannequin. J'étais là...

Et la voix de M<sup>me</sup> Davenay, interrompue par un sanglot, reprit, enfantine et touchante en son chagrin :

— Et vous ne m'avez pas fait la cour !

Il y eut entre eux un moment de silence. M<sup>me</sup> Davenay soupirait comme une petite fille à qui on eût refusé un jouet.

M. Ermont semblait hésiter.

— Enfin, Madame, — reprit-il brusquement, — si je vous avais demandé d'être ma maîtresse, qu'auriez-vous répondu ?

M<sup>me</sup> Davenay fit un mouvement en arrière. Toute sa figure prit une expression de détresse et d'effarement. Elle rougit jusque dans les replis de ses petites oreilles.

— Votre maîtresse, Monsieur, moi ! eh bien non, vous n'y pensez pas.

Et elle montrait un effarouchement si sincère que M. Ermont se mit à rire.

— Vous voyez bien, chère Madame, que nous avons eu raison de parler de choses et d'autres. D'ailleurs, j'ai appris à vous connaître en ces causeries et j'en garde pour vous beaucoup de sympathie et d'amitié. Je suis honnête homme, Madame, j'aime. Mais je suis peintre, j'ai le goût des jolies figures. La vôtre m'avait charmé. C'est pourquoi je vous ai demandé à faire votre portrait. Il est fait. Voulez-vous toujours l'accepter, Madame Davenay ?

Elle ne répondit pas, mais tendit sa main à M. Ermont, qui la baisa.

— Et maintenant, — ajouta M. Ermont, — si nous allions prendre le thé chez M<sup>me</sup> de Berleuse ? Il est cinq heures.

*De M<sup>me</sup> de Berleuse à M. Paul Ermont.*

28 Mai 1902, 9 heures du matin.

« J'irai chez vous demain à quatre heures, mon cher Paul. Je veux voir terminé le portrait de la petite Davenay. Je crois que j'embrasserai sur la toile son charmant museau, comme je l'ai embrassé hier, quand, vous parti, elle m'a tout raconté. Je puis vous le dire maintenant, Paul, ce portrait m'a fait souffrir, lorsque je le voyais, sous votre pinceau, prendre vie. Vous m'avez vue le regarder tristement, ces matins où je montais chez vous, en passant. J'ai versé des larmes, Paul, non comme cette petite, des larmes de dépit et de coquetterie, mais des larmes de crainte et d'anxiété. Si, par malheur, vous l'aviez aimée, cette Simone ! Elle si jeune, si séduisante, par sa chair neuve et son âme frivole, par sa figure. Sa figure, comme elle dit cela ! Sa figure, elle en a une sorte de vénération enfantine !

» Oui, il m'avait semblé que mon amie ne vous était pas indifférente. C'est pourquoi je vous ai imposé cette épreuve absurde et dangereuse, ce portrait qui devait vous réunir tous deux dans l'intimité de la solitude. Je voulais savoir si vous n'aviez pas en vous pour elle quelque sentiment secret... Oh ! je sais, Paul, que vous êtes honnête homme et incapable d'une lâche trahison. Je sais que si quelque femme prend jamais ma place dans votre cœur, vous m'en avertirez loyalement. J'ai eu peur. J'ai risqué mon bonheur pour gagner la certitude que je n'avais rien à craindre pour lui. J'ai bien fail.

» Je vous aime, mais je veux être aimée sans regret. Je ne veux pas être gardée par pitié, par délicatesse, par honneur.

*A demain.*

JEANNE

P. S. — » J'ai trouvé l'autre jour, chez le vieux Chouppé, une petite estampe du XVIII<sup>e</sup> siècle. Je l'ai achetée pour vous. Elle s'appelle « Le Joli Visage ».

HENRI DE RÉGNIER





# AMOUR ME TIENT EN SERVAGE

Autographe de GRÉTRY (Bibliothèque du Conservatoire)

Transcription autographe de M. J. B. WECKERLIN. — Fantaisie décorative de M. JOSÉ ENGEL.

Flute traversière  
Romance  
Gentry No 2

à l'octave d'après V.  
complety  
pizzicato  
cordes  
complety  
amour ne tient  
pizzicato  
en fer

Larghetto

orage. on mon cœur plus fort regains de l'inspiration ai tous les

complety  
complety  
main  
n'ai que l'armes pour braver pour jeter in que fan



Handwritten musical score for Violin I and Violoncello. The score is written on two staves. The Violin I staff (top) has a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The Violoncello staff (bottom) has a bass clef and a key signature of one sharp (F#). The score is written in French. The Violin I part includes the instruction "arco" and "for." (forte). The Violoncello part includes the instruction "for. Basso" (forte Basso) and "for. arco" (forte arco). The score is marked with various musical notations, including notes, rests, and dynamic markings. The text "octave du j. Viol" is written above the Violin I staff. The text "plus" is written below the Violoncello staff. The text "pour parler à l'orgue" is written below the Violoncello staff. The text "anglote" is written below the Violoncello staff. The text "for. arco" is written below the Violoncello staff.

W

vivo

*Cherchez l'orchestre comme le p. anglet*

Balthazar

2me  
couplet

Un fruct le vent qui de ma vie fleur se jette

chaque jour  
l'automne à nos  
cours... mais c'en est fait c'en est



*Larghetto* *Romance de Grétry*

Chant

Piano

Amour me tient en ser-va-ge En mon  
cœur n'est plus re-pos De lan-gueur de tous les maux, n'ai que  
lar-mes pour breu-va-ge, Pour par-ler n'ai que san-glots.  
Pour par-ler n'ai que san-glots.

J. B. Weckerlin

## PAROLES DE D'OSSIEUX

dans "VICTOR et ROGER DE SABRAN"

Amour me tient en servage,  
En mon cœur plus n'est repos,  
En ma bouche doux propos,  
N'ai que larmes pour breuvage  
Pour parler n'ai que sanglots.

Bien se voit que de ma vie  
Fleur se passe chaque jour.  
Si n'aimez à votre tour,  
Las, dans peu, gente Émilie,  
Mourrai victime d'amour.

Ah ! si me pouviez entendre,  
Si saviez qui m'amoindrit  
Que Roger d'amour périt,  
Vous connais âme assez tendre  
Me pleureriez un petit.

Mais non, ne craignez ma mie,  
Mon secret point ne dirai.  
Avec moi, quand finirai,  
Vous le promets, belle Amie,  
Au tombeau l'emporterai.









*Reproduction interdite*

# LE CAMELOT-ROI

Aquarelle de FRANCIS GARAT

Ayuntamiento de Madrid



# Pages oubliées

ILLUSTRÉES PAR ALBERT BRÉAUTÉ

Une des œuvres les moins connues de l'auteur de *MANON LESCAUT* est *L'HISTOIRE D'UNE GRECQUE MODERNE*. Ce petit roman plein de grâce et d'ingénieuse délicatesse eut en son temps un très légitime succès et nous regrettons qu'aujourd'hui où rien de ce qui touche le XVIII<sup>e</sup> siècle, meubles, gravures, bibelots, jusqu'au moindre bout de ruban et de dentelle, ne nous laisse indifférents, cette simple et touchante histoire où circule parfois comme un souffle d'élégie racinienne, n'ait pas de plus nombreux lecteurs. Elle fut évidemment inspirée par les aventures de M<sup>lle</sup> Aissé qui longtemps défrayèrent les conversations. Cette M<sup>lle</sup> Aissé avait été ramenée de Turquie par notre ambassadeur M. de Ferriol qui l'acheta 1500 livres sur un marché d'esclaves, elle n'avait alors que quatre ans. Elevée dans une société où la pudeur, la réserve et la dignité féminine n'étaient guère que des mots, elle sut montrer une rare élévation d'esprit, sans l'ombre de pédantisme ou de pruderie. Elle résista aux avances du vieux Ferriol, mais ne se défendit point contre le jeune amour du chevalier d'Aydie, âme noble, esprit ouvert et distingué, qui servit de modèle à Voltaire pour le caractère de Couci dans *ADÉLAÏDE DU GUESCLIN*. Ne jouant pas la comédie de la passion, comme tant d'autres, il était, comme le dit M<sup>me</sup> du Deffaud, point bonne, mais si intelligente « plus sensible que tendre ». Il témoigna à M<sup>lle</sup> Aissé la plus entière, la plus sérieuse affection. Ce fut une noble et pure liaison, en un siècle où il fallait les compter.

L'histoire devait tenter Prevost qui sut habilement allier la fiction et la réalité. Les allusions lui attirèrent de nombreux lecteurs et parmi eux M<sup>me</sup> de Staël, bien que l'auteur, comme elle dit, eût passablement « brodé ». Le héros du roman, c'est à la fois M. de Ferriol et le chevalier d'Aydie. Il fut sorti du harem une jeune fille dont le charme et la modestie ont attiré son attention. Au début il ne l'aime pas ou du moins, croit ne pas l'aimer, c'est un sage, un philosophe tant soit peu raisonneur qui regarde l'amour comme une faiblesse et rougirait d'y entraîner la femme qu'il espère avoir sauvée du vice. S'il l'arrache à l'existence dégradante qu'elle a menée jusque là, c'est par un acte de loyal désintéressement, il en est fermement convaincu. Avec une infinie délicatesse l'auteur de *MANON LESCAUT* étudiera les progrès d'un sentiment qui s'ignore dans cette âme « plus sensible que tendre », jusqu'au jour où il s'y installera définitivement en maître et incontestable souverain. Et alors commence pour notre héros l'attente impatiente du bonheur dont il est sûr, car Théophraste semble répondre à ses avances, être touchée de ses soupirs et ne pas dédaigner ses caresses : cependant, à mesure qu'elle s'approche le dénouement prévu, elle devient de plus en plus sombre et rêveuse, elle reste de longues heures la tête penchée, le front appuyé sur la main, comme cherchant à dérober la vue de son visage. Lorsque son protecteur devenu son ami l'interroge enfin sur les causes de sa tristesse, elle lui répond qu'assurément elle ne refusera rien à un homme qui a sur elle tous les droits, mais qu'elle avait osé espérer une ardeur moins indiscrète. Cette pudeur inopportune n'est point pour surprendre et ennuyer le pauvre amoureux. Il croit que Théophraste veut irriter sa passion par une défense adroitement préparée et très grossièrement il lui rappelle que jadis elle n'hésitait guère à prodiguer ses faveurs. Le mot est dur et maladroit et à peine l'a-t-il laissé échapper qu'il le regrette. D'ailleurs, revenant sur le passé, il songe tout à coup qu'il a prêché la sagesse à Théophraste, qu'il a cherché à l'éclairer, à la ramener au bien. Rien d'étonnant qu'elle mette ainsi à profit les leçons qu'elle a reçues. Aussi luttera-t-il désormais contre une passion qu'il juge malséante et dangereuse..... mais, par une contradiction naturelle, il est jaloux, cruellement jaloux. Il souffre de voir celle qu'il ne veut plus aimer, se montrer sensible aux marques de tendre intérêt que lui témoignent les autres hommes. Il l'espionne, surveille ses moindres démarches, se désole en voyant à ses pieds un rival plus heureux qui lui adresse une brûlante déclaration. Théophraste est séduisante, ses yeux, sa voix, tout dans sa personne conspirant à charmer les yeux, à gagner les cœurs : ajoutez que par un périlleux subterfuge et pour sauver une situation délicate, il la fait passer pour sa fille et vous comprendrez qu'elle ne manque point d'adorateurs. Tous deux quittent la Turquie et après avoir séjourné quelque temps à Livourne, ils débarquent en France. La conduite de Théophraste, il faut bien l'avouer, prête parfois à la critique : si elle n'est point coupable, elle semble un peu légère. C'est ainsi que, par bonté d'âme, elle consent à favoriser les amours illusoires de sa dame de compagnie et à la suivre ainsi que son prétendu galant dans une partie de campagne. Elle-même y retrouvera un jeune homme, M. de R..., qu'elle n'aime point, mais qui la poursuit de ses assiduités. Cette partie carrée est éventée par un rival, M. de S..., qui prévient le mentor de Théophraste et voilà nos deux jaloux sur les traces de l'imprudente.

V. SCHRÖDER

## Une Promenade à Saint-Cloud

..... Un jour, d'autant plus heureusement choisi que mes affaires et mes incommodités me donnoient quelque relâche, M. de S... me conjura de monter en carrosse avec lui, pour me rendre témoin d'une scène qui me donneroit enfin plus de confiance à ses plaintes. Il avoit découvert, à force de soins, que Théophraste et la vieille veuve s'étoient laissées engager dans une partie de promenade, qui devoit finir par une collation dans les jardins de Saint-Cloud. Il n'ignoroit ni le lieu, ni les circonstances de la fête; et ce qui lui échauffoit l'imagination, jusqu'à lui faire mêler des menaces à son récit, il savoit que M. de R... et le jeune comte composoient toute la compagnie des dames. Quelque couleur que la veuve pût donner à cette partie, j'y trouvais tant d'indiscrétion, que je ne balançai point à



par de longs détours, et nous trouvâmes heureusement à nous placer derrière une charmille qui n'en étoit qu'à dix pas.

\*\*\*





Ils arrivèrent peu de temps après nous. Leur marche étoit décente, mais à peine furent-ils assis sur l'herbe, que le prélude de leur fête fut un fort long badinage. Il commença par la veuve, et je m'aperçus tout-d'un-coup que les flatteries et les caresses des deux jeunes gens étoient autant de railleries. Après cent fades compliments sur ses grâces, après l'avoir comparée aux nymphes, ils la parèrent d'herbes et de fleurs, et leur admiration parut redoubler en la voyant dans cette comique parure. Elle étoit

ce que j'avois vu un fond de chagrin dont je me proposois de ne pas remettre bien loin les marques. Cependant je l'aurois porté jusqu'à Paris, et croyant les dames prêtes à gagner leur carrosse, je n'avois d'embarras que pour éviter d'être aperçu en retournant vers le nôtre; lorsque M. de R... offrant le bras à la gouvernante, s'engagea avec elle dans une allée couverte, qui ne conduisoit point du tout à la porte du parc. Le comte prit de même Théophé, et m'imaginant qu'il alloit marcher sur les traces



sensible à leurs moindres éloges, et sa modestie lui faisant prendre un détour pour exprimer la satisfaction qu'elle en ressentait, elle louait l'esprit et l'agrément qu'elle trouvoit dans chaque parole. Quelles réflexions ne fis-je point sur le ridicule d'une femme qui oublie son âge et sa laideur! Je trouvois la vieille gouvernante si justement punie, que si je n'eusse point été pressé d'un autre intérêt que le sien, je me serois fait un amusement de ce spectacle. Mais je voyois le comte qui se menageoit des intermèdes, et qui, se tournant d'un ton plus sérieux vers Théophé, lui adressoit par intervalles quelques discours, qui ne pouvoient venir jusqu'à nous. Le feu qui dévorait M. de S... brilloit alors dans ses yeux. Il s'agitoit jusqu'à me faire craindre que le bruit de ses mouvements ne pût nous trahir; et si je ne l'eusse retenu plusieurs fois, il se seroit levé brusquement pour interrompre un spectacle qui lui perçoit le cœur. Combien n'eus-je pas de peine à le modérer, lorsqu'il vit le comte baisser la tête jusque sur l'herbe, pour baiser secrètement une des mains de Théophé, qu'elle ne se hâta point de retirer!

La collation fut délicate et dura long-temps. La joie fut animée par quantité de contes et de saillies plaisantes. Si l'on ne but point à l'excès, on goûta plusieurs sortes de vins, et l'on ne se fit pas presser beaucoup pour les liqueurs. Enfin, sans qu'il se fût rien passé d'absolument condamnable, il me restait de tout

de son ami, mon dessein n'étoit que de les suivre de l'œil. Mais je les vis prendre une autre route. Le mal me parut pressant. Je ne voulus point attendre qu'il se déclarât par d'autres marques, et je n'eus pas besoin d'être excité par M. de S..., pour courir au remède. Lui ayant fait seulement promettre qu'il ne s'écarteroit point de la modération, je m'avançai avec lui à la suite des quatre amants, et je feignis que le goût de la promenade m'ayant amené à Saint-Cloud, je venois d'apprendre leur fête, avec le chemin qu'il falloit prendre pour les rencontrer. Ils furent si déconcertés, que malgré l'air de joie et de liberté que j'affectois dans mes manières, ils ne se remirent pas tout-d'un-coup; et ce ne fut qu'après un assez long silence qu'ils nous offrirent civilement les débris de leur collation.

Je fus si peu tenté de l'accepter, que pensant à rompre sur-le-champ une liaison dangereuse, je déclarai aux dames que j'avois à leur communiquer quelques affaires qui m'obligeoient de leur demander une place dans leur carrosse. Ces messieurs ne sont pas venus sans leur équipage, ajoutai-je en me tournant vers eux, et le mien, d'ailleurs, seroit à leurs ordres. M. de R... s'étoit fait suivre par le sien. Nous primes directement les allées qui conduisent à la grille, et les deux amants eurent la mortification de voir occuper à M. de S... une des places qu'ils avoient remplies.

Il auroit été trop dur de représenter leur indiscretion aux





dames, à la vue d'un étranger. Je remis les leçons de morale à Paris; mais en considérant de près la gouvernante, que j'avois vis-à-vis de moi, je ne pus me défendre, ni de rire de l'image qui me restoit encore de sa parure, ni de lui faire quelques compliments sur ses charmes, dans le goût de ceux qu'elle avoit entendus. Je crus m'apercevoir qu'elle avoit déjà l'imagination gâtée jusqu'à les croire sincères. Théophé souriait malicieusement; mais je lui en préparois un à elle-même, que je croyois capable de la rendre sérieuse. Elle eut le temps, néanmoins, d'en faire aussi un à M. de S..., qui acheva de lui ôter l'espérance. Soit qu'elle eût quelque soupçon du dessein qui nous avoit conduits à Saint-Cloud, et qu'elle l'accusât de me l'avoir inspiré, soit qu'elle fût rebutée effectivement de ses soins, qui alloient quelquefois, comme je l'avois remarqué moi-même, jusqu'à l'importunité, elle profita du moment qu'il lui donnoit la main en sortant du carrosse. L'ayant prié de ne plus troubler sa tranquillité par des visites et des soins qu'elle n'avoit jamais goûtés, et qu'elle ne vouloit plus recevoir, elle lui déclara qu'elle regardoit cet adieu comme le dernier. Il demeura si consterné, que lui voyant tourner le dos pour s'éloigner, il n'eut point le courage de la suivre. Ce fut à moi qu'il adressa

ferai sentir ce qu'elle néglige en rejetant vos offres, et je lui ferai honte sans doute de ses sentiments, si elle s'abandonne à quelque passion déréglée.

Mes infirmités m'obligeoient de prendre mes repas dans mon appartement : ce qui me privoit du plaisir de vivre avec ma famille. Mais le même intérêt qui m'avoit conduit à Saint-Cloud ne me permit point de laisser venir la nuit sans avoir ouvert mon cœur à Théophé. Je m'informai de l'heure qu'elle prendroit pour se retirer, et m'étant rendu dans sa chambre, avec cette familiarité qu'une longue habitude avoit comme établie, je lui confessai, en arrivant, que j'étois amené par des raisons extrêmement sérieuses; je ne sais si elle se défia du motif de ma visite, mais je vis de l'altération sur son visage. Elle me prêta néanmoins une profonde attention. C'étoit une de ses qualités aimables, que de vouloir comprendre ce qu'on disoit, avant que de prétendre y répondre.

Je ne pris point mon discours de trop loin. Vous avez marqué, lui dis-je, de l'empressement pour vivre avec moi, et vous connoissez les motifs que vous m'avez mille fois répétés. C'étoit le goût d'une vie vertueuse et tranquille. Ne la trouvez-vous pas chez moi? Pourquoi donc allez-vous chercher à



ses plaintes. Elles me touchèrent d'autant plus, que je trouvais dans cette conduite de Théophé, quelque chose d'extrêmement opposé à la douceur naturelle de son caractère, et que je ne pus me figurer qu'elle en fût venue à cette extrémité, sans y être précipitée par une passion violente. J'exhortai M. de S... à se consoler, comme tous les amants qui ne sont pas plus heureux, et je l'assurai d'un faible dédommagement dans mon amitié. J'estimois sa bonne foi beaucoup plus que son bien et sa figure. Venez chez moi, lui dis-je, aussi souvent que votre inclination vous y portera. Je ne ferai pas violence à celle de Théophé; mais je lui

Saint-Cloud des plaisirs si éloignés de vos principes et qu'avez-vous à démêler avec M. de R... et le comte de ..., vous qui faisiez profession d'une sagesse si opposée à leurs maximes? Vous ne connoissez point encore nos usages, ajoutai-je; c'est l'excuse que mon affection vous prête; et je vous ai donné pour guide une folle qui les oublie. Mais cette partie de Saint-Cloud, cette intime familiarité avec deux jeunes gens auxquels je ne vois rien de commun avec votre façon de penser; que dirai-je? Cet oubli des bienséances les plus communes me jette dans des inquiétudes que je ne puis dissimuler plus long-temps.



Je baissai les yeux en finissant et, je voulus lui laisser toute la liberté de préparer sa réponse. Elle ne me la fit pas attendre longtemps : Je conçois, me dit-elle, toute l'étendue de vos soupçons, et ma foiblesse de Livourne n'est que trop propre à les justifier. Cependant vous me faites un tort extrême, si vous croyez que, soit à Saint-Cloud, soit dans tout autre lieu où vous m'avez observée, je me sois écartée un moment des principes que je porte

amie, c'est mon guide; quel autre parti me reste-t-il que de lui obéir et de lui plaire?

Il en falloit bien moins pour me faire renfermer tous mes reproches, et pour me faire repentir même de les avoir exprimés trop librement. Je crus pénétrer tout-d'un-coup le fond du mystère. Le comte aimoit Théophé. M. de R... feignoit d'aimer la vieille veuve pour servir son ami : et Théophé écoutoit le comte



au fond du cœur. Vous m'avez répété mille fois vous-même, continua-t-elle, et j'apprends tous les jours dans les livres que vous me mettez entre les mains, qu'il faut s'accommoder aux foiblesses d'autrui, se rendre propre à la société, passer avec indulgence sur les défauts et les passions de ses amis; j'exécute vos idées, et les maximes que je puise continuellement dans mes livres. Je vous connois, ajouta-t-elle, en me regardant d'un œil plus fixe; je sais qu'un secret ne risque rien avec vous; mais vous m'avez donné une compagne dont je dois ménager les faiblesses. C'est votre

par complaisance pour sa gouvernante, à qui elle croyait rendre service, en contribuant à la facilité de ses amours. Quel amas d'illusions! Mais quel renouvellement d'estime ne sentis-je point pour Théophé, en qui je croyais voir revivre toutes les perfections que je lui avois anciennement connues!...

L'ABBÉ PREVOST







*Bal du May donné à Versailles pendant le Carnaval de l'année 1763 sous les Ordres de  
M. le Duc de Duras Premier Gentil-homme de la chambre du Roi, et ordonnée par M. De La Ferté  
Intendant et Contrôleur Général de L'argenterie menus plaisirs et affaires de La Chambre de Sa Majesté*  
Dessiné par M. A. Stodex. Sculpté par P. N. Martinet.  
(Chalcographie du Louvre)

## RAPSODIE DE CARÈME

« Ah ! que la vie est quotidienne ! » répètent-ils tous pour avoir vu cela imprimé quelque part. Moi, je ne dirai pas le contraire parce qu'on pourrait croire que je manque d'usage, et que je n'entends peut-être pas cela comme il faut. Mais, c'est égal, qu'est-ce donc qu'ils demandent, ces dégoutés ? Quelle année, quel mois, quelle semaine passent sans apporter quelque chose qui n'est rien moins que quotidien ? Cela arrive-t-il tous les jours que l'année soit bissextile ? Et qu'il y ait une exposition d'art français du XVIII<sup>e</sup> siècle à Bruxelles, organisée par la Société française de Bienfaisance ? Et que fuse la grande folie du Carnaval ? Ah ! ces poètes !

\*  
\* \*

Car elle est bissextile, l'année de grâce 1904. Elle aura 366 jours et Février en aura 29. « Un jour de plus à peiner pour le pauvre monde », songe, l'index à la tempe et le pouce au menton, M. Lustucru, employé, homme amer et psychologue.

Calmez-vous, Monsieur Lustucru. Si l'optimisme de M. Floche, votre concierge, lequel se félicite d'avoir un jour de plus à vivre, ne suffit point à vous consoler, faites réflexion je vous prie, que la Science a parlé et que votre petit agrément ne saurait guère contrebalancer l'intérêt de la planète. — M'acculerez-vous à vous représenter la nécessité de régler l'année civile sur l'année solaire, les premiers tâtonnements des astronomes et des pontifes, les imaginations plus ou moins compliquées de certains Arabes, Turcs, Juifs, Grecs, Egyptiens pour établir cette concordance, jusqu'à la décision de Jules César qui, ayant fixé la durée de l'année civile à 365 jours, ajouta, puisque l'année solaire était de 365 jours un quart, qu'un jour intercalaire (*bis sexto calendas Martii*) serait placé tous les quatre ans en Février, le

lendemain du 6<sup>e</sup> jour avant les calendes de Mars (*sexto calendas Martii*) ?

Me presserez-vous de vous remémorer aussi la réforme de



Collection de M. BEURDELEY

LE BAISER  
par LANCRET

Reproduction interdite



Grégoire XIII qui porta, l'année julienne étant un tantinet trop longue, que seraient bissexiles toutes les années au chiffre divisible par 4 sans reste, et parmi les années séculaires, celles-là seulement au chiffre divisible par 400? Et comme quoi, la concordance n'étant pas encore absolue, l'on proposa une nouvelle correction qui réduirait l'erreur à 24 heures par 100.000 ans? — Non, Monsieur Lustucru, vous ne me forcerez pas à cette pénible gymnastique et comme vous brûlez — noble ferveur! — d'étancher avec l'amadou de la sagesse le sang des plaies ouvertes par le scalpel de l'analyse, vous rentrerez chez vous ce soir, ô Monsieur Lustucru, mon cousin, ayant consenti que ce Février ait 29 jours, que le mois bissexile revienne quand il lui plaira, vous, pacifique d'avoir accepté l'ordre des choses, grand d'avoir voulu l'inévitable, savourant la consciente illusion de construire selon vous-même le monde.

\* \*

Ne manquez point d'aimer cette douceur, car le mardi-gras encore



Collection de M. BEURDELEY

LA MODE DE 1774  
par G. DE SAINT-AUBIN

Reproduction interdite

que jour de congé, vous sera, je n'en doute point, belle occasion de hargne et grognement.

Pourtant il est digne de vous plaire, le Carnaval d'aujourd'hui. Plus de bals et si peu de Fête! Finis, les bals de l'Opéra, spasmes suprêmes d'un moribond, vieilles chansons décolorées. Celui-là même qui fut l'âme de leur saison dernière, le regretté Victor Roger disparut peu de temps après leur suppression; Victor Roger, dont le tact et la courtoisie lui avaient acquis tant de sympathies dans la société parisienne, Victor Roger qui certes, ne ménagea rien pour rendre à une défroque livide son magnifique éclat d'autrefois, et qui réussit au moins à prolonger comme par miracle le plus vertigineux et le plus chatoyant des mirages.

\* \*

Point n'est besoin que je décrive un spectacle qui tourne encore dans tous les yeux. L'on m'accordera sans cela, je pense, que cette Folie manquait de joie et cette gaieté de conviction. « L'on ne sait plus rire, l'on n'aime plus s'amuser... Décadence! » — Alors, je retourne en arrière, inquiet. Je rétrograde d'un demi-siècle et je regarde avec une curiosité craintive. J'écoute, je relis.



Collection de M. BEURDELEY

LA LANTERNE MAGIQUE  
par FRAGONARD

Reproduction interdite



Comment, déjà ? C'était cela déjà, la vieille gaieté française ? Gustave Doré, Gavarni et tous les autres, dites-vous vrai ? Mais rien n'a changé, ou presque rien... « La Foule monte et descend, passe et revient, ondule et tourbillonne ; le bruit éclate, l'orchestre retentit, le galop s'ébranle, les escaliers versent incessamment des

flots de curieux ; les masses se pressent, se heurtent, s'entassent, le foyer s'emplit, les couloirs débordent, les loges se gonflent à faire craquer les cloisons ; mille têtes se penchent autour du cintre, mille pieds frappent le parquet, la salle est un océan de têtes bariolées... Cependant la foule augmente... Tout le





monde va au grand Opéra, depuis le pair de France jusqu'au clerc d'huissier. M. de Rambuteau y coudoie Chicard et l'habit bleu de M. Berryer le costume d'emprunt d'un pensionnaire de Clichy... Au foyer... c'est une immense causerie qui n'a ni commencement ni fin. En somme toutes les conversations se ressemblent, les habits pressent, les dominos hésitent, ceux-là demandent, ceux-ci accordent. S'ils ne disent pas toujours oui, les masques ne disent jamais non!... »

De l'esprit? Où donc? Dans les mots, les gestes, les costumes? Pas plus là qu'ailleurs, pas plus avant-hier qu'hier. La bouffonnerie n'est pas moins grossière, ni la sensualité moins cynique. Reculons toujours... Les Goncourt nous mènent. Nous sommes en 1716. Le Régent vient d'instituer, par ordonnance spéciale, les bals masqués de l'Opéra. Trois fois par semaine, dorénavant, à dater de la Saint-Martin jusqu'au Mercredi des Cendres, ce sera, de onze heures du soir à six heures du matin, le jeu délirant des audaces, excuses, reconnaissances et méprises, le même mélange extraordinaire... « Mais le plaisir, le vrai plaisir du bal est la causerie. L'esprit du XVIII<sup>e</sup> est à l'aise sous le masque : le masque lui donne la verve, il émancipe ses malices, il fait pétiller ses ironies. Sous la voûte de l'Opéra, les mots volent, les ripostes sifflent... et tous les esprits de la France ivres et charmants, comme à la fin d'un souper, y rappellent à tout instant que là où ils parlent, le Régent causa de Rabelais avec Voltaire... Le goût et le ton du monde, gardés au milieu de la licence de l'esprit, une galanterie libre, mais relevée d'élégance, conservent pendant tout le siècle une délicatesse aux plus vifs plaisirs de Carnaval. » Un moment, une volée tapageuse de pierrots, polichinelles, arlequins, mendiants, chinois, s'abat et piaille. On l'effarouche, elle file aux bals crapuleux de la Rue. Une bande de capitans, duègnes et senoras fait irruption pendant plusieurs hivers. On la houspille, elle déguerpit. Et vivent l'habit brodé, le masque noir à barbe de dentelle, les rubans roses, les gazes blanches et les dominos clairs! Pourquoi se déguiserait-on quand toute heure est la petite sœur chérie des Grâces, quand toute Grâce est un peu la fille ou la petite-fille de Watteau?

\* \*

L'Epoque exquise! Et comme les Goncourt avaient raison de s'irriter furieusement du mépris où ses suivantes la tinrent! Quel

1. *Les bals d'hiver*, par Amédée Achard, 1841.

orgueil c'eût été pour eux, de voir persister encore et toujours un engouement dont ils donnèrent superbement l'exemple! L'exposition de Bruxelles va célébrer, une fois de plus, la gloire adorable de nos maîtres du XVIII<sup>e</sup> siècle que nous avons enfin appris, nous aussi, à honorer comme il convient. Combien de chapelles privées sont en France dédiées à ces jolis magiciens, chapelles dont la richesse égale parfois celle des temples publics? — L'autre jour, visitant un de nos amateurs les plus solidement et finement érudits, M. Beurdeley, nous pûmes constater, devant ses cartons ouverts,



Collection de M. BEURDELEY

LES CRÊPES  
par FRAGONARD

Reproduction interdite

le culte ardent et attendri que sait rendre à l'art du XVIII<sup>e</sup>, l'un des plus éloquents et des plus chaleureux défenseurs des maîtres connus et inconnus du XIX<sup>e</sup> siècle. Les plus souriantes et les plus mélancoliques fantaisies de Watteau, Pater, Lancret, Fragonard, Boucher, etc., apparurent alors, et se seraient brusquement évanouies, si l'obligeance de notre hôte ne nous eût autorisé à reproduire, pour les lecteurs du *Figaro Illustré*, quelques-unes de ces pages fugitives. Nous poursuivîmes ainsi, sous ses noms et ses aspects divers, Psyché. De l'aurore au couchant du siècle, de Watteau à Prud'hon, de Violaine amoureuse écoutant dans le bois odorant et tiède, la source, *mezza voce*, qui se hâte,





Collection de M. G. SORTAIS

Reproduction interdite

« L'Amour séduit l'Innocence, le Plaisir l'entraîne, le Repentir suit »

par PRUD'HON







fourmille, sautille un scherzo de flûte, jusqu'à Psyché pudique, toute simple, douteuse et nue dans des limbes nacrés, nous poursuivîmes la petite flamme mystérieuse. Eternelle histoire, chapitres éternellement jeunes, tel « *L'amour séduit l'Innocence, le Plaisir l'entraîne, le Repentir suit* », tableau de Prud'hon à nous confié par l'aimable expert Georges Sortais. Hélas, au temps de Prud'hon déjà, Psyché s'attristait et changeait en opales pour ses bagues les plus grosses larmes de ses yeux.

\*  
\* \*

Ainsi la route belge nous a perdu à plus de mille lieues du boulevard, où nous aurait peut-être retenu l'alléchante promesse d'une mascarade et d'une cavalcade. Mais comme les bals, cela aussi est bien fini. Le Veau d'or fulgure. Le Bœuf gras est renversé. Naguère, « il ne battait plus que d'une aile ». Il renaît douloureusement hier. Il eut sa splendeur jadis.

De même qu'ils avaient tiré des saturnales romaines la coutume du gâteau des rois, de même, les chrétiens empruntèrent aux saturnales, lupercales et bacchanales les divertissements du carnaval proprement dit, fêtes d'adieux à la chair (?), où les adieux interminables prouvaient une jalouse tendresse.

Les occasions varient, non les façons qu'inventent les

et campagnes, loin de mériter le blâme des évêques, eut dû leur mériter la rémission de tous leurs péchés, étant, à mon sens, la manifestation flagrante d'un candide besoin de sincérité.

Ces fêtes, au début, commençaient le jour des Rois et finissaient le mercredi des Cendres. On se lassa bientôt, et l'on jugea non sans raison, qu'en raccourcir la durée, c'était en accroître l'éclat. De siècle en siècle, il fut réduit à un minimum de trois jours. L'essentiel, c'était le cortège du Bœuf gras. Chaque contrée avait le sien. A Aix en Provence, par exemple, au xv<sup>e</sup> siècle, la procession était exceptionnellement brillante : Pluton, Proserpine, les Heures, Atropos, Clotho, Lachésis, le Roi de la Basoche, le Prince d'Amour, l'Abbé de la Jeunesse, etc., etc. y figuraient ensemble, et faisaient, ma foi bon ménage. Aux environs de 1880, le cortège se formait encore.

Le peuple, autrefois, fêtait le Carnaval comme il pouvait, usant du masque et de la gaudriole pour consoler ses misères en se moquant de ses bourreaux : Les Diafoirus, les Perrin Dandin, et tous les autres, y passaient. Dans la rue Saint-Antoine, petits maîtres et petites maîtresses venaient en dilettanti se mêler aux ébats insolites des rustaude naïvement épanouis. Or, la Révolution fit cesser cela pendant dix ans.



Coll. de M. BEURDELEY

LE MASQUE  
par LANGRET

Reproduction interdite



Collection de M. BEURDELEY

CONVERSATION GALANTE  
par DESCAMPS

Reproduction interdite

hommes de s'amuser. Ils sont toujours des hommes, et j'estime que leur goût de s'accoutrer en bêtes sauvages pour courir villes

En 1799, le Carnaval recommençait. Cinq ans après, une ordonnance de l'Empire rétablissait le cortège du Bœuf gras, et le



Carnaval de 1805 fut un des plus éblouissants dont on ait gardé la mémoire.

Dans un fauteuil de velours rouge, sur le dos du Boeuf res-suscité, un petit enfant. C'était Cupidon. Cupidon s'étant un jour

Carnaval parisien de nos jours ne valait peut-être pas le Carnaval de Venise, décrit par Byron, le Carnaval romain, décrit par Goethe, voire le Carnaval de Buenos-Ayres, constellé d'œufs-confetti pleins de farine ou d'eau, décrit par les journaux



Inventé par L. Laffrey, C<sup>te</sup> de L'Ordre du Roi, Architecte de la Majesté  
— 1<sup>er</sup> général des Bâtimens, de la Ville en 1782.

LE BAL MASQUÉ

Dessiné d'après nature et gravé par J. M. Moreau le Jeune, à Paris, au grand de la Rue de la Harpe, n<sup>o</sup> 10.  
— 1<sup>er</sup> général des Bâtimens, de la Ville en 1782.

*Fêtes données au Roi et à la Reine, par la Ville de Paris  
Le 23. Janvier 1782. à l'occasion de la Naissance de Monsieur le Dauphin.*

blessé en tombant de son trône, un char supplémentaire lui fut voté. Il y fut assis plus d'aplomb, et les grâces veillaient sur lui. Cela dura jusqu'en 1870. Les efforts récents de restauration n'ont pas été extrêmement heureux. L'antique *Maccus* des saturnales, Polichinelle, le non moins antique *Planipède*, Arlequin; Arlequin et Polichinelle furent là. Mais leur troupe! Epargnons-nous de citer les chefs-d'œuvre légumineux sortis de la cervelle de nos contemporains. Reconnaissons sans malveillance que le

enthousiastes (Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin...)... Et admirons de tout notre cœur, car elle est, je vous jure, admirable, la frénésie de changer de costume, ne fût-ce qu'une journée, à une époque et dans un pays où l'homme correct porte — avec la tranquille fierté d'avoir réalisé la hideur parfaite — l'habit, le pantalon, et le chapeau haut de forme.

UN BOURGEOIS DE PARIS



## LE RAT A SON AMI LYON

..... je te veulx dire une belle fable,  
C'est à sçavoir, du lyon et du rat.

Cestuy lyon, plus fort qu'un vieil verrat,  
Veit une foyz que le rat ne sçavoit  
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avoit  
Mengé le lard et la chair toute crue;  
Mais ce lyon (qui jamais ne fut grue)  
Trouva moyen et maniere et matiere,  
D'ongles et dens, de rompre la ratiere,  
Dont maistre rat eschappe vistement,  
Puis meit à terre un genouil gentement,  
Et en ostant son bonnet de la teste,  
A mercié mille foyz la grand'beste,  
Jurant le Dieu des souris et des ratz  
Qu'il lui rendroit. Maintenant tu verras  
Le bon du compte. Il advint d'aventure  
Que le lyon pour chercher sa pasture  
Saillit dehors sa caverne et son siege,  
Dont (par malheur) se trouva pris au piege,  
Et fut lié contre un ferme posteau.

Adonc le rat, sans serpe ne cousteau,  
Y arriva joyeux et esbaudy,  
Et du lyon (pour vray) ne s'est gaudy,  
Mais despita chatz, chates et chatons,  
Et prisa fort ratz, rates et ratons,  
Dont il avoit trouvé temps favorable  
Pour secourir le lyon secourable,  
Auquel a dict : « Tais toy, lyon lié,

LE FABLIER DES COMÉDIENS. — Fable dite par M. GEORGES BERR, de la Comédie-Française  
Décor de E. M. SIMAS. — Médaillon de JOSÉ CLARA



*Par moy seras maintenant deslyé :  
Tu le vaulx bien, car le cueur joly as ;  
Bien y parut quand tu me deslyas.  
Secouru m'as fort lyonneusement ;  
Or secouru seras rateusement. »*

*Lors le lyon ses deux grans yeulx vestit,  
Et vers le rat les tourna un petit  
En luy disant : « O poure vermyniere,  
Tu n'as sur toy instrument ne maniere,  
Tu n'as couteau, serpe ne serpillon,  
Qui sceust couper corde ne cordillon,  
Pour me jecter de ceste etroicte voye ;  
Va te cacher, que le chat ne te voye.  
— Sire lyon (dit le filz de souris),  
De ton propos (certes) je me soubzris :  
J'ay des cousteaux assez, ne te soucie,  
De bel os blanc, plus trenchans qu'une scye ;  
Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche ;  
Bien coupperont la corde qui te touche  
De si tresprès, car j'y mettray bon ordre. »*

*Lors sire rat va commencer à mordre  
Ce gros lien : vray est qu'il y songea  
Assez long temps ; mais il le vous rongea  
Souvent, et tant, qu'à la parfin tout rompt,  
Et le lyon de s'en aller fut prompt,  
Disant en soy : « Nul plaisir (en effect)  
Ne se perd point quelque part où soit faict. »*

CLÉMENT MAROT

E-M-S. 33



# Les Mondanités

## légendaires

### LE BAL

(Chez les Benoiton. A leur dernier bal, dans leur nouvel hôtel, nouvelle architecture, meubles en new-style. L'on y danse de nouvelles danses, sur de nouvelles musiques, et l'on y parle un nouveau langage exprimant des aperçus nouveaux, imaginés par de vieilles âmes. Sur tout cela, de la nouvelle lumière électrique, qui fait un nouveau jour, sur toutes ces nouveautés.)



Dans l'embrasure d'une fenêtre, un jeune homme arrivé de province depuis peu, M. Joseph Prudhomme fils, personnage candide, bien élevé, et nourri des meilleures illusions traditionnelles, assiste à la fête, un peu troublé de ce qu'il voit. Un Monsieur en habit noir, qu'il vient de rencontrer dans l'embrasure, le rassure par des propos d'une ironie paisible).



JOSEPH PRUDHOMME. — Ce sont les fameux Benoiton ?..

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Oui, les enfants de ceux de la célèbre famille de M. Sardou. Oh ! mais nous avons fait des progrès depuis l'Empire !...

JOSEPH PRUDHOMME. — Dans quel sens ?...

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Dans tous les sens. Le progrès de notre société, consistant en l'explosion des vieux moules que nous faisons sauter, c'est une sorte de progrès foudroyant auquel personne ne peut échapper, le progrès rapide, rayonnant et éclatant !...

JOSEPH PRUDHOMME (sans le faire exprès). — ... En morceaux.

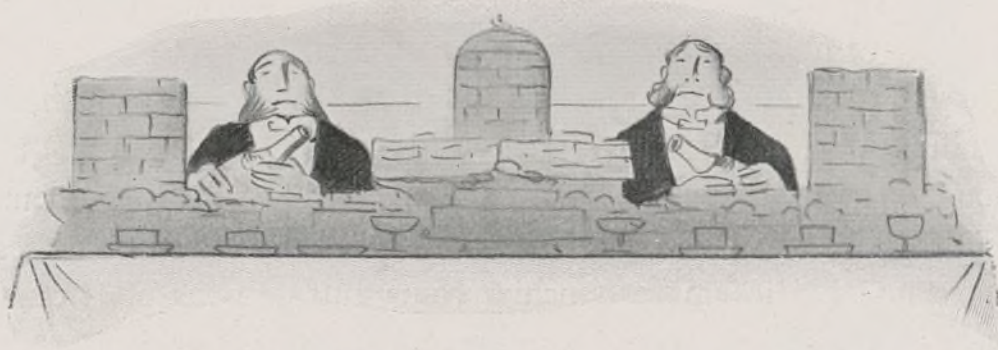
LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Exact. Vous voulez connaître Paris, cher monsieur. Vous avez sous les yeux une de ses mani-



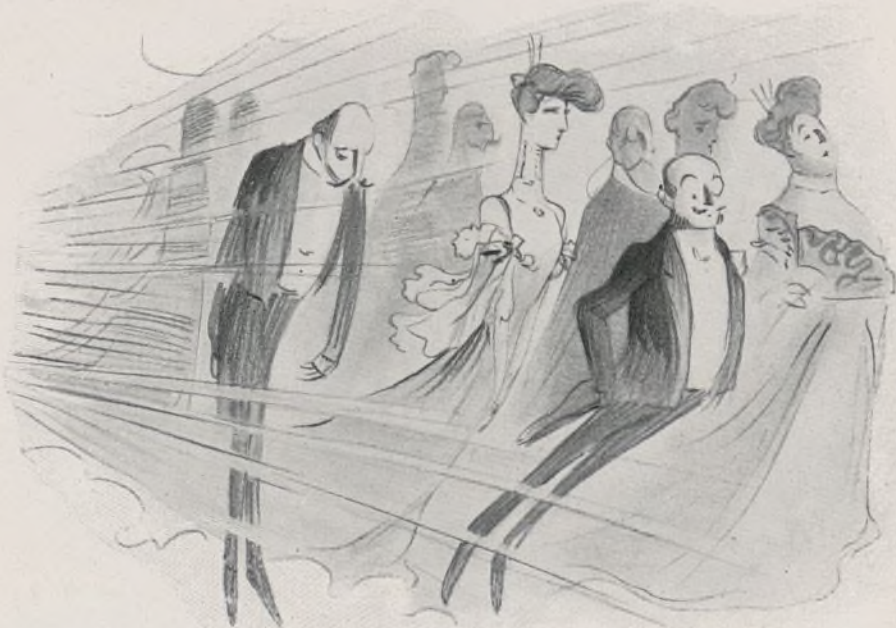
festations les plus carnavalesques, sous les apparences de cette foire nocturne.

JOSEPH PRUDHOMME. — Une foire !... ce bal ?

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Une kermesse, une ducasse, une bacchanale ! Toujours le progrès... Vous éclairez votre salon un beau soir, au préalable, vous l'avez transformé avec des meubles solides, à l'épreuve de la malfaisance de vos invités. Vous vous ménagez un rempart, dans un coin, avec un buffet,



bien bastionné de petits fours, dont vous confiez l'armement offensif à des vétérans maîtres d'hôtel. Quelques temps auparavant, vous avez chargé jusqu'à la gueule la boîte de la poste, d'un millier d'invitations. Le courrier part !... et vous recevez vos



invités à travers vos salons, comme un paquet de mitraille !... Mme de Sévigné disait que deux déménagements équivalent à un incendie. Nous avons coutume de répéter, nous autres, que deux soirées égalent à un déménagement !...



JOSEPH PRUDHOMME. — Un demi incendie... Brr..... Mais vous les connaissez ces Benoîton, puisque ce sont ceux de la fameuse famille de M. Sardou. Un peu du midi, un peu puffistes et tables tournantes, mais de bonnes gens, d'honnêtes gens...



LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Peuh! on dit que M. Benoîton a fait faillite trois fois, et que Madame ne craint pas les sénateurs.

JOSEPH PRUDHOMME. — Hein!...

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Oui, mais ils ont des cousins. Alors, on peut supposer qu'il s'agit des cousins...

JOSEPH PRUDHOMME. — Ah! vous me rassurez.

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR (achevant). — ... Quand on va chez eux parce que, quand on va chez les cousins...

JOSEPH PRUDHOMME. — On va chez ces affreux cousins?...

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — ... Quand on va chez les cousins, on a le bon goût de supposer que ce sont ceux-ci. A quoi donc serviraient les grandes familles, sinon à faciliter les relations mondaines, et le propre d'une calomnie que l'on ne cherche pas à éclaircir, n'est-il pas qu'elle puisse s'adapter à plusieurs personnes indifféremment et successivement, de même qu'une fausse clef à plusieurs serrures?...

JOSEPH PRUDHOMME (timidement). — Le propre d'une calomnie, c'est d'être malpropre. Vous avez une ironie...

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — ... Au-delà du bien et du mal, parfaitement niethzéenne. Je vous initie en ce moment, à ce que nous nommons, l'esprit de l'embrasure, qui a remplacé le fameux esprit de l'escalier, si démodé. Jadis, on ne disait du mal de ses hôtes que l'antichambre franchie. Nous autres, nous nous campons en plein salon, pour les cribler d'ironismes. Une embrasure,



en terme de salon, c'est une sorte de réduit, d'où l'on tire à boulet rouge sur tout le monde.

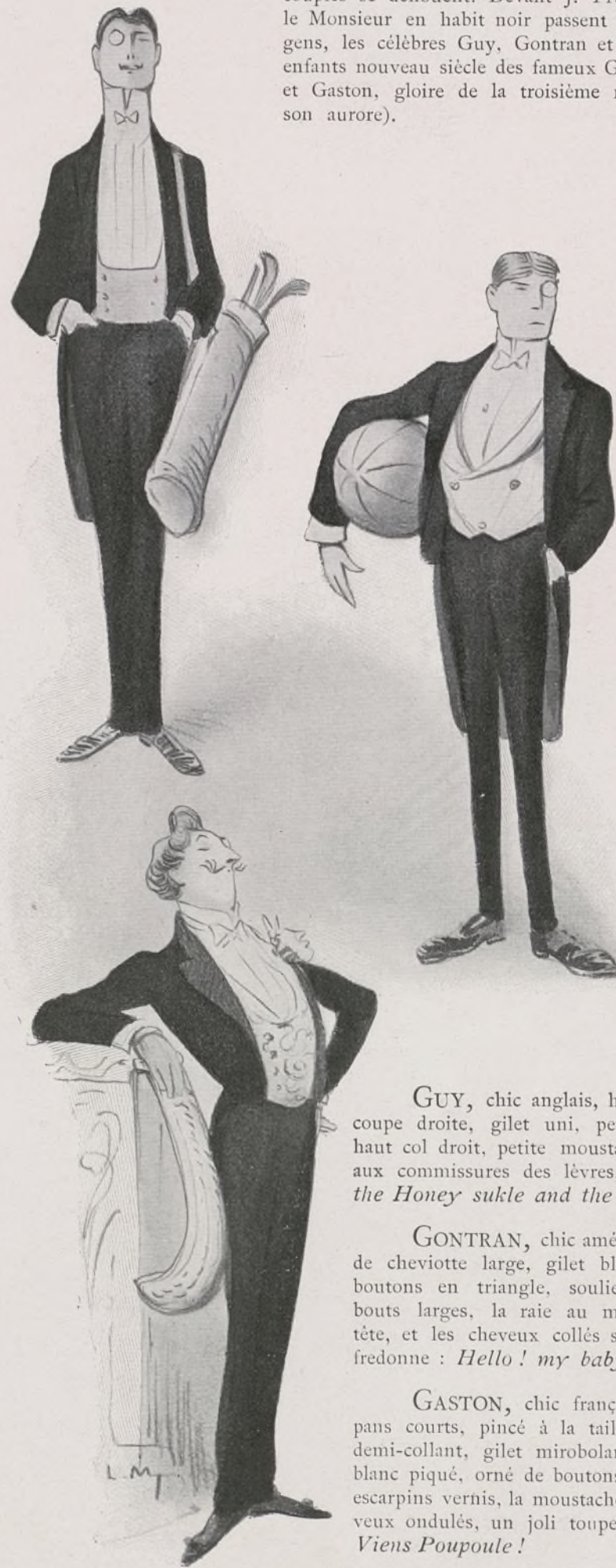
JOSEPH PRUDHOMME. — Vous n'avez que des comparaisons explosives, cher monsieur.

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Je suis le digne représentant de notre nouvelle société anarchique et tintamarresque qui paraît avoir pris pour devise : « Tombe bombe ! »

JOSEPH PRUDHOMME (encore sans le faire exprès). — Vous me glacez !

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Vous êtes venu pour voir et pour entendre. Voyez et regardez...

(Le bal déroule ses méandres sous leurs yeux. Les couples glissent, selon le rythme qui suit les volutes harmonieuses de la musique. Il y a dans l'atmosphère du bal une ambiance de rêve, car il est tard, et c'est l'heure nocturne où l'on devrait dormir ; et les âmes et les corps, dans l'inconscience du jour et de la nuit, vivent un moment imprécis et charmant, une féerie brève, faite d'enlacements, de gestes souples et d'abandon discret... La musique s'arrête, les couples se dénouent. Devant J. Prudhomme et le Monsieur en habit noir passent trois jeunes gens, les célèbres Guy, Gontran et Gaston, les enfants nouveau siècle des fameux Guy, Gontran et Gaston, gloire de la troisième république à son aurore).



GUY, chic anglais, habit noir de coupe droite, gilet uni, petite cravate, haut col droit, petite moustache coupée aux commissures des lèvres, fredonne : *the Honey sukle and the bee*.

GONTRAN, chic américain, habit de cheviotte large, gilet blanc à trois boutons en triangle, souliers vernis à bouts larges, la raie au milieu de la tête, et les cheveux collés sur le front, fredonne : *Hello! my baby!*

GASTON, chic français, habit à pans courts, pincé à la taille, pantalon demi-collant, gilet mirobolant, en satin blanc piqué, orné de boutons guillochés, escarpins vernis, la moustache et les cheveux ondulés, un joli toupet. Il siffle : *Viens Poupoule!*

GUY. — Très fatigué, j'ai joué au golf aujourd'hui.

GONTRAN. — Moi, j'ai eu une partie de foot-ball très dure.

GASTON. — J'ai le bras las d'une partie de paume basque.

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR (les interpellant). — Ainsi, chers amis, vous exhalez ce soir vos âmes par tous vos sports!

GUY. — Ah! la barbe!

GONTRAN. — Ta bouche!

GASTON. — La jambe!

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR (se retournant vers J. Prudhomme). — Très moderne, cette manie de transformer en blasphèmes les différentes parties du corps humain. L'homme jadis jurait par la divinité. Aujourd'hui il ne jure que par lui-même. On aura tout laïcisé.



(Passent Aline, Alice et Arlette, surnommées la Moto-girl, l'Auto-girl et la Toto-girl. Aline porte une jupe en forme, en mousseline de soie. Alice porte une jupe plate, en crêpe de Chine. Arlette une jupe de soie, avec trois volants très larges, c'est l'imminente crinoline. Elles causent.)

ALINE. — Ce que j'aurais voulu être, moi, un arbre, un bel arbre, pour ne pas bouger et me sentir dans le grand air, toujours.

ALICE. — Moi, j'aurais aimé être un poisson, un joli poisson vif, dans une belle mer, pleine de coquillages. Il n'y a rien d'indépendant comme un poisson.

ARLETTE. — Moi, j'aurais préféré être un caillou, ne rien faire, ne rien sentir et ne rien voir, une pierre sur le chemin, qui se fiche de tout.

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR (à J. Prudhomme). — Remarquez



que pas une de ces charmantes jeunes filles, ne souhaite d'être femme. Elles ont déjà la nostalgie de leur sexe. Ah! nous vivons dans un drôle de sexe!... Et voilà comme nous, nous sommes, nous nous habillons d'après des gravures, nous parlons d'après des bouquins, nous pensons quand nous ne pouvons pas faire autrement, et nous vivons quand nous avons le temps.

JOSEPH PRUDHOMME. — Il faut bien que jeunesse se passe.

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Il faut bien que jeunesse se blase.

M. BENOÎTON (s'avançant vers J. Prudhomme). — Voulez-vous avoir la bonté de me rappeler votre nom, cher monsieur. Je dois donner la liste de nos invités au reporter de la *Tranquillité des Familles*,



qui veut bien consacrer un petit article à ma petite fête : quatre colonnes pas plus. Nous avons ici quelques célébrités, notamment M. Trépe, le caricaturiste qui est là-bas, dans le coin. Il est plein d'esprit, il a fait le portrait de M<sup>me</sup> Benoîton, dans son dernier album, c'est à se tordre. Elle a positivement l'air d'un gros crapaud ! Il est plein d'esprit. M<sup>me</sup> Benoîton a été très flattée. Nous avons aussi M. Plumepatte, le fameux humoriste, l'auteur des *Charentons parisiens*. Il a écrit une série de nouvelles, sur les salons. Il a fait le nôtre bien entendu. Cela était intitulé les *Hannetons du Plafond*. Tout à fait amusant. Je vous signale aussi Pancrace Santrac, le jeune romancier, l'auteur de *Souteneur par amour*. Sa propre histoire, cher monsieur, un roman vécu, c'est très intéressant. Un jeune homme charmant, il fera un beau mariage. *Souteneur par amour*, songez donc, très demandé dans les familles. Nous avons aussi Chapotot, des huiles pour graisser les bottes, le grand manufacturier la joie des salons. L'autre jour nous avions un grand dîner, au dessert il a pris le fromage et l'a collé au plafond ! un plafond peint par Chéret. On s'amuse beaucoup chez nous. Je peux même dire, que nous avons le salon où l'on s'amuse le mieux. Ah ! voici M<sup>me</sup> Benoîton, je vous laisse Monsieur... Monsieur... vous direz votre nom à ma femme. Il faut que j'aille recevoir cet invité en retard, Triumvir, l'anthropomorphe-clubman. Je ne veux pas qu'il puisse dire que chez moi, il a failli attendre.

M<sup>me</sup> BENOÎTON (pendant que son mari court dans le salon à la rencontre de Triumvir, se précipitant sur J. Prudhomme). — Oui, n'est-ce pas, cher monsieur, nous voulons avoir les noms de tous nos hôtes, pour l'*Eve nouvelle*, le journal illustré qui fait des portraits de nos invités. On va nous prendre en groupe. Justement, il me semble que vous ressemblez un peu à notre ami l'Empereur du Sahara. Laissez-vous faire : on vous mettra au centre du groupe. C'est une petite supercherie bien innocente.

L'*Eve nouvelle* a annoncé que l'Empereur du Sahara serait parmi nos invités, et elle a promis une batterie de cuisine toute neuve, à celle des lectrices qui le découvrirait dans la gravure.

JOSEPH PRUDHOMME. — Mais, madame, je...

M<sup>me</sup> BENOÎTON. — Oh ! vous ne pouvez pas nous refuser cela. Du reste, il y aura des compensations. Nous avons organisé deux petites représentations pour les jeunes filles. Oui, ces pauvres enfants, on ne les







mène pas voir les pièces émotionnantes, terribles, celles qui donnent vraiment le cauchemar. Alors, nous avons imaginé, M. Benoiton et moi, de leur procurer cette joie. Tout à l'heure on va représenter *Barbe-Bleue*, mais retouché, avec un prologue : les assassinats successifs des premières femmes de *Barbe-Bleue*. Il y en a une

qui est pendue par les pieds, une autre sciée entre deux planches, une autre est rôtie vivante et... au dénouement, Sœur Anne est précipitée du haut de sa tour et se fend la tête sur le sol. Cela fait dresser les cheveux sur la tête ! Ces chères petites, elles ne dormiront pas de huit jours. Oh ! c'est un spectacle honnête... accompagné de : *A quoi rêvent les jeunes filles*, un vrai cauchemar, il y a un déraillement, un naufrage et une exécution capitale, en ombres chinoises. C'est pétrifiant, terrifiant, effarant, c'est à devenir fou. Spectacle honnête : *A quoi rêvent les jeunes filles* !

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Vous avez mis la terreur à la portée de toute les intelligences.

M. BENOÏTON. — Quand M<sup>me</sup> Benoiton reste chez elle, elle ne veut pas que l'on s'y ennue.

JOSEPH PRUDHOMME (pendant qu'elle s'éloigne). — Je voudrais bien m'en aller.

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Mon cher, ne faites pas cela, je vois Trêpe dans son coin qui vous croque !

JOSEPH PRUDHOMME (indigné). — Mais je le lui défends bien... M<sup>me</sup> Benoiton a l'air d'un crapaud. De quoi aurais-je l'air ?... d'une grenouille, d'un lézard, d'une vipère ! Je ne veux pas que ce vilain homme me défigure... Je vais le lui dire.

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Ne faites pas cela, vous auriez l'air province.

(La musique a repris, une farandole se forme. M<sup>me</sup> Benoiton cherche Joseph Prudhomme.)

M<sup>me</sup> BENOÏTON. — Allons venez. Venez faire l'Empereur du Sahara.

(Le malheureux est pris, entraîné. On l'assied de force entre Arlette, l'Auto-girl et Alice la Moto-girl, en face de l'anglomane Guy, de l'américain Gontran et du jeune-France Gaston. Il reçoit une décharge de magnésium dans les yeux. Tout le monde est photographié.)

M. BENOÏTON. — Maintenant, après le spectacle, une surprise ! On organisera une Marche générale. Départ en bas de l'hôtel. Point d'arrivée : le pré Catelan. Les messieurs rendent trois quarts d'heure aux dames. Il y a comme prix des bretelles pour les messieurs, et des jarretelles pour les dames, offertes par les *Sports mondains*. Faites-vous inscrire pour la marche des Benoiton !

TOUT LE MONDE. — Hurrah pour la marche des Benoiton !

(Dans le brouhaha, Joseph Prudhomme a disparu, il se retrouve dans la rue avec le Monsieur en habit noir qui cherche à le rattraper.)

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Vous vous en allez déjà ?... Ah ! décidément, vous ne serez jamais dans le train.

JOSEPH PRUDHOMME. — Dans le train !... J'y vais de ce pas dans le train ! Je retourne chez moi. Vive la province !...



CLAUDE BERTON

IMAGES  
DE  
LUCIEN MÉTIVET

